

# Les cris d'une Tahitienne

Chantal Spitz

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2002/1 (N° 32-33), PAGES 197 À 204  
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

DOI 10.4267/2042/14374

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2002-1-page-197.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## **LES CRIS D'UNE TAHITIENNE**

Te souviens-tu, mon frère, te souviens-tu : tu disais « écris, tu dois écrire... pour nous tu dois le faire... ne réfléchis plus, il est tard... écris » ? Écrire, maître-mot d'une réalité à énoncer, mosaïque d'identités à ciseler, vitrail de cultures à flamboyer, voyage-découverte de multiples influences, tissage-articulation de diverses présences. Mon frère, écrire quoi, de quoi, sur quoi, pour quoi, avec quoi ; écrire qui, de qui, sur qui, pour qui, avec qui ; écrire comment ? Comment écrire quand mes sentiments se sont abreuvés aux imaginaires étrangers, quand ma pensée s'est burinée aux discours occidentaux, quand mes rêves se sont échevelés de littérature blanche, quand ma langue première, primaire, est celle des hommes d'un autre peuple. Écrire pour dire, pour parler, pour écrire au lieu de parler. Comment parler-écrire quand les mots de l'Autre, venus des cieux brumeux d'un ailleurs inconnu, ont squatté mon âme ? Comment parler-écrire quand la parole créatrice s'est éteinte sous la bonne parole de la frénésie évangélisatrice, quand la parole libératrice s'est aliénée sous l'unique vérité des hordes colonisatrices ? Comment parler-écrire quand notre imagination s'est immobilisée dans une trajectoire sans histoire, quand notre essence s'est anesthésiée dans l'infinie fascination de l'Occident ? Comment parler-écrire quand les hurlements de l'autre qui pense de nous, pour nous, parle de nous pour nous, occupent l'espace, nous dissocient de nous-mêmes, folklorisent nos créations et nous illusionnent ? Te souviens-tu, mon frère, te souviens-tu, ils te disaient, ils me disaient, ils nous disaient ; ils s'étaient installés et ils parlaient, ils parlaient, ô comme ils parlaient ? Fort vite, plus fort, plus vite que nous, toujours partout, suffisants, arrogants, écrasants : mots-couperets mots-suicide mots-castration ? Ils étaient venus vêtus de leurs inébranlables certitudes, d'être la création la plus achevée des cieux, à la recherche du maillon manquant dans la chaîne qui mène à l'humanité, à mi-chemin entre noir d'Afrique et blanc d'Europe.

Alors ils nous avaient inventés, mythe réducteur sclérosant qui désormais nous fondait, nous établissait, nous authentifiait dans une identité immuable immobile, alibi les confortant dans leur incommensurable supériorité, bon sauvage à l'aube d'une probable humanité qu'il leur incombait par directe filiation divine d'évangéliser d'éduquer d'éclairer de civiliser. Les vents et les houles atlantiques les avaient flottés, marins-voyageurs pour nous découvrir, religieux-voyageurs pour nous christianiser, militaires-voyageurs pour nous coloniser, écrivains-voyageurs pour nous raconter, professeurs-voyageurs pour nous cultiver. Les réacteurs des compagnies aériennes les soufflent, chercheurs-voyageurs pour nous étudier, ethnologues-voyageurs pour nous expliquer, historiens-voyageurs pour nous situer, journalistes-voyageurs pour nous clarifier. Ils téléphonent questionnent mémorisent commentent faxent comparent internettent rapportent concluent. Certains parfois nous rencontrent nous voient nous entendent. Leur écriture amplifie le mythe, multiples thèses pour étayer renforcer solidifier notre identité et lui donner une fondation rationnelle scientifique indestructible. Éternelle. Et nous... comme d'insignifiants insectes sous le regard scrutateur inquisiteur fouisseur écarteleur de l'entomologiste. Ils nous ont tant expliqué que leurs mots nous ont mythifiés vitrifiés. Ils nous ont tant clarifiés que leurs écrits nous ont rendus transparents invisibles. Ils nous ont tant situés que leur histoire nous a privés de nos réalités de nos trajectoires. Comme leurs paroles hier nous avaient réduits au silence leur écriture désormais nous réduit à l'absence.

*Mon frère, comment parler-écrire sans voix, sans consistance ? Peuple insonore. Insoutenable nudité.*

Dans quelle langue écrire ? Premier questionnement aube de la douleur. Ô le drame des langues... Langue première langue de construction langue imposée langue de domination langue du Vainqueur ou langue primale langue de connivences langue subtilisée langue des entrailles langue de mon peuple. Parler de mon pays dans la langue du Vainqueur brandie comme l'arme de la domination suprême sans épouser le regard furtif du traître. Dialoguer les hommes de mon peuple dans une langue qui les mue en pêcheurs bretons en agriculteurs européens, remodèle leur esprit redéfinit la trame de leur vie. Débrouiller mes émotions dans une langue familière à ma tête étrangère à mon corps. Écrire à jamais orpheline d'une langue dont les indicibles beautés continuent de m'esquiver, à jamais amputée d'une réalité dont l'infinie magie continue de me hanter. Entrer en écriture comme on entre en résistance. Nous transcrire sans frelater notre mosaïque identitaire dans une monoculture imposée. Détourner la langue du Vainqueur. Décraquer les mots. Les dépoussiérer les lustrer les fourbir pour qu'enfin ils prennent leur envol, naissent la justesse de l'image colorent la rareté de l'idée odorent l'intimité des sentiments. Ourdir les phrases. Les tramer les tresser les tisser pour qu'enfin elles frémissent notre monde gravent les couleurs de mon pays cisèlent les femmes de mon peuple burinent les hommes de ma réalité. Échapper à la monolangue pour flamboyer nos multiples influences, déjouer l'unicité pour étinceler nos diverses présences, dénoncer le verbe officiel pour éclater nos sources plurielles. Se libérer du filet de la langue

du Vainqueur qui nous démantèle dans le piège de la francophonie, pour danser nos semblances originelles avec les peuples pacifiques, pour communier nos solidarités humaines avec les peuples dominés. Ils résonnent en moi bien plus que quelconque autre être humain parlant pensant français.

Aujourd'hui mon frère, toi et moi écoutons lisons les nouveaux maîtres, possesseurs de la parole du Vainqueur, venus d'ailleurs venus d'ici, qui louent l'identification aux valeurs occidentales qui glorifient l'assujettissement aux consommations européennes. Nous écoutons lisons nos penseurs diseurs écrivains — *Ua haere i te haapiiraa teitei ua roaa te ite* — qui rampent dans les ornières de la pensée unique correcte abreuvent ses sillons d'honteux oripeaux stériles, gourmands du regard dominant afin qu'enfin il leur donne existence consistance. Et avec eux devenus vainqueurs, blanchis revendiquant leurs spécificités culturelles, ils demandent, cacophonie enflée de leur propre insuffisance... « la littérature polynésienne existe-t-elle » Écrire-entraîles brouillées contre la domination exclusive de notre littérature figée jaugée à l'aune française européenne. Effondrer la condescendance en déroutant les sens, désagréger l'assimilation en grimant l'essence. Scintiller les paripari-miroirs crépiter les ôrero-puissances luire les pataûtàù-espoirs et les vouloir irréductibles à la rationalité. Écrire-temps-qui-passe pour marquer la mémoire qui s'éteint, pour mêler l'histoire individuelle au patrimoine collectif pour tracer le chemin d'hier dans la souvenance future. Nous écrivons depuis si longtemps, tant de lunes ont rejoint l'éternité, depuis l'Anglais aux vêtements austères premier maître d'école premier traducteur de bible. Nous écrivons beaucoup encore toujours partout. Arii gardiens de la parole ôrero tupuna gardiens de la mémoire pasteurs diacres tavana, tous ont fleuri les feuillettes blancs de leur écriture appliquée alambiquée, noircissant de leur encre la trame du papier, eux qui jusqu'alors avaient noirci la trame de leur peau. Paripari parau paari paparaa tupuna pehepehe ààï correspondance mémoires textes fondateurs de l'espace-écriture dans lequel nous nous élancions avec foi avec enthousiasme avec bonheur, aussi jeunes aussi confiants aussi fougueux que nous avons jadis navigué notre nouvel espace-destinée. Tous ces textes, égarés rongés enterrés dérobés expatriés collectionnés, sans reconnaissance sans existence. Quel intérêt, écrits dans la lumière flageolante du mori tiàïri dans l'obscurité trébuchante de notre langue. Pensée du vaincu écriture du vaincu langue du vaincu. Insanité. Ne valent que les journaux de bord marins les rapports militaires les chroniques coloniales les thèses scientifiques les romans exotiques. Mise en doute mise à l'écart du foisonnement de notre génie créatif, puissant comme les rouleaux océaniques qui battent le récif, léger comme le maraai qui ébouriffe les cocotiers. Ô le drame de ces manuscrits tus par la mésestime de nous-mêmes le dégoût de nos incapacités, le drame de ces manuscrits mutisés par le désintérêt de notre langue la négation de notre esprit.

Nous avons, dans nos plurielles langues originelles, écrit grondé craché murmuré nos angoisses nos désespérances nos nostalgies nos deuils, chanté exalté piaffé jubilé nos confiances nos délices nos croyances nos douceurs, récit éconvoqué ravivé cultivé nos jadis nos alors nos genèses nos enfances. Écriture-survie écriture-thérapie écriture-poésie sans résonance sinon dans nos seules entrailles déjà violentes, que nous rêvions assez puissante pour ébranler le fondement du mythe

l'organe de la pensée dominante la structure des clichés réducteurs. Ô nos enthousiasmes au déclamé de nos textes, fondateurs-attendus d'une pensée affranchie, nos impatiences au dialogué de nos spectacles, déclencheurs-espérés d'une identité agréée. Nos paroles devaient éclore en nous la brûlance de notre source, nos langues devaient dilater en nous la flamboyance de notre originalité, notre écriture devait embraser nos âmes pour terrasser la grandiose escroquerie du Vainqueur et de ses laquais. Te souviens-tu, mon frère, de nos urgences à démasquer les imposteurs, persuadés qu'écrire déclamer mettre en scène suffirait à l'essor de nos indépendances. Ô nos naïvetés conjuguées de légèretés, fol espoir décliné en radieux avenir. Nos soleils se sont effilochés sous la corrosion de leurs suspicions doucereusement distillées « L'écriture est-elle possible dans une société de tradition orale » « Écrire pour qui, dans un pays où on ne lit presque pas » « L'édition en langues locales ne peut survivre dans un territoire aussi peu peuplé ». Une fois de plus leurs mots nous forgeaient une identité convenable, en harmonie avec le mythe éternel grands enfants sans écriture sans lecture sans souci sans pensée, en équilibre avec le pouvoir autonome vivez sans souci faites nous confiance nous pensons pour vous. Morsure de compagnons convertis aux honneurs prestigieux de postes à responsabilité, blessure de partenaires inféodés aux sonorités trébuchantes des hauts salaires publics. Regards qui se détournent mains qui se déroben visages qui congédient rumeurs qui éreintent, insidieuse mise à l'écart sournoise exclusion. Nos bonheurs se sont faisandés aux renoncements de tant des nôtres. Nous avons replié nos ailes et niché nos doutes nos peurs nos refus nos troubles. Ils nous avaient disloqués.

Écrire-violence-à-épuiser contre la douleur coagulée, silence multiplié. Écrire-morsure-à-dompter contre la colère stratifiée, souffrance banalisée. Écrire-souvenir. Mais je n'ai pas de souvenir. Me souvenir implique que ce souvenir même me soit étranger extérieur externe. Je n'ai pas de souvenir. Cette lente cassure est ma structure ma réalité mon essence, intérieure interne intrinsèque. Plus. Bien plus... elle m'a entièrement définie, déchirure composante de moi-même. Dualité suffocante perpétuel déséquilibre entre une présence familiale — paroles apaisantes regards aimants gestes guérissants silences éloquents — qui me drapait de fierté identitaire et une éducation parentale scolaire — rubans de satin chaussures vernies cours de piano et de danse classique — qui exigeait mon occidentalisation mon blanchissement. J'ondulais mon enfance entre elles, eux, mes aînés, qui m'offraient un monde interdit, vivant de femmes qui enfantent des peuples d'enfants qui deviennent des étoiles d'hommes qui se transforment en arbres de héros qui pêche les îles et capture le soleil d'âmes qui nous protègent de plantes qui guérissent ou tuent de pierres qui veillent sur nous d'esprits qui nous envahissent de paroles qui chassent les mauvais sorts, et l'école qui me gavait de mes ancêtres les Gaulois Paris capitale de la France éternelle la neige qui recouvre les chaumières la nuit de Noël la soupe qui mijote dans la cheminée les vaches qui regardent passer les trains les hirondelles qui annoncent le printemps le tabac dans la tabatière au clair de lune l'ami Pierrot Arlequin et Colombine la mère Michel dansons la carmagnole à la claire fontaine. Écrire-duperie-de-l'école-à-assainir qui nous niait en illégitimant notre langue, nous chosifiait en récitant notre culture, nous déshumanisait en falsifiant notre essence. Cette école qui vantait les

immérites de la France paradant drapée de fastes de gloires d'éloges, superbement dressée sur ses ergots la queue en panache, qui atrophiait notre conscience de nous-mêmes dégradait notre confiance en nous-mêmes recroquevillait notre image de nous-mêmes et nous ratatinait en êtres vides futiles mineurs. Vains. En France tout était ordonné planifié structuré les adultes toujours bien-séants élégants souriants les enfants toujours polis obéissants propres. Comment aurions-nous pu rivaliser avec eux. Même les imiter nous était impossible. Ne nous restait que l'usurpation d'identité. Tout ce qui était nous devait être gommé lavé éradiqué, remplacé par ce qui était Eux venaient d'Eux. Nous nous conjugions du marron le plus clair au marron le plus foncé et nos jours étaient habités de gens pâles roses laiteux, invincibles blonds aux yeux bleus qui avaient tout savaient tout pouvaient tout. Les fare niàu les cocotiers les pirogues les àute désertaient nos dessins qui fleurissaient maisons aux cheminées fumantes pommiers bateaux et trains à vapeur tulipes. Basse-cour étable clapier porcherie enfermaient nos animaux jusqu'alors libres, désormais nourris par une ferme joues rebondies fichu coloré sabots de bois qui piochait des grains dans son tablier et distribuait carottes et foin. Monde aseptisé sans odeur sans saleté sans cri sans punition sans raclée. Si loin du nôtre. Écrire-artifices-du-lycée-à-lapider, qui affirmait notre médiocrité. Notre esprit s'éveillait aux connaissances, gourmand de lectures à partager impatient d'idées à concevoir curieux de langues à rencontrer au même rythme que notre âme se racornissait sous la dérision le dédain de certains de nos professeurs imbus de notre disgrâce.

Écrire-hoquet contre l'amplitude du mensonge colonial, enfermement de nous-mêmes dans une assimilation dévalorisante dépersonnalisation stérilisante usure invalidante déstructuration névrosante, assujettissement béat aux fausses brillances de l'Occident pâlisant les tueries les rapines les déportations pour les colorer civilisation évangélisation alphabétisation humanisation. Mensonge qui abreuvait mon esprit d'images de là-bas poirier écureuil renard hêtre dindon moufle ski radiateur luge avion télévision, de musiques de là-bas Tino Rossi Charles Trénet Harry Belafonte Gloria Lasso chants grégoriens Mozart Louis Armstrong Billie Holiday Strauss Beethoven, de livres de là-bas les malheurs de Sophie Bécassine le roman de Renart le club des cinq la case de l'oncle Tom Sans Famille Alice le clan des sept. Là-bas qui nous arrivait par le bateau et fleurissait mon exotisme Marseille Panama Atlantique Madère San Francisco Méditerranée. Là-bas domicilié dans mon quotidien quand je cueillais le café râpais le coco choisissais le fafa tressais le niàu séchais le coprah capturait les chevrettes lançais ma ligne. Là-bas, inaccessible Ailleurs, savoir pouvoir beauté propreté vérité progrès science intelligence invention modernité civilisation, auquel j'étais condamnée à accéder au travers du goulot étriqué de la réussite scolaire. Cet Ailleurs qui soudain s'évaporait en minuscules éclats grisâtres l'espace du Tiurai quand tu arrivais mon frère, au petit matin, débarquant du bout de l'île avec ton village, cochons poulets canards pirogues peùe tifaifai toère pahu more guitares. Je me coulais dans vos tarava ûte pataùtaù ruàu et mon corps se dilatait. Tu étais là et je reprenais mon souffle tu t'installais dans ma vie et tu m'instaurais dans la réalité. Ta lumière me sertissait dans mon Ici et Maintenant.

*Ô mes entrailles qui frémissent frissonnent fibrillent la vie vivante...*

Écrire-vertige contre la vastitude de l'imposture nucléaire, mutation triomphante de notre insularité préservée en urbanisation bétonnée piste d'aviation routes goudronnées embouteillées télévisions feux rouges allocations familiales radios libres hôtels supermarchés tourisme fast food protection sociale, joyeuse transformation dans laquelle nous nous bousculions, défaillant notre imaginaire. Mimétisme goulé imitation fébrile, troupeau en transhumance vers les lumières le bruit la pollution la consommation pour mieux fuir le ressac le silence l'immobilité des regards anciens, étrangers à ces fils illusionnés d'espoirs, pathétiques singes dressés. Écrire-poison contre la flétrissure atomique, suprême arrogance des militaires et de l'État français pérorant devant les caméras qui satellisaient mondialisaient leurs déclarations, ultime marque de mépris pour nous, inquiets, auto-acclamations du coq cocorico alléluia hosanna la France dans son incommensurable génie technologique a vitrifié les déchets radioactifs dans le corail, inventant la seule l'unique bombe propre. Écrire-nausée contre les néo-auto-colonisateurs conquérants de l'ère autonome moderne, aiguisés aux subventions onctueuses aux aides proliférantes aux solidarités nationales aux abondances sociales, aide-au-développement-pacte-de-progrès-assistanat congénital qui nous vide et nous fracasse, inertes, en violence conjugale désarroi familial misère sentimentale dépendance alcoolique extase toxicomane angoisse culturelle naufrage langagier désintégration scolaire. Flots financiers pour anémier nos pâles vellétés indépendantistes nous complaire dans le néant de l'irresponsabilité le désert des consommations nous dériver dans l'inutilité d'un avenir sans avenir. Nous, misérable aléa de l'Histoire, revendiquons des droits à nous étendus par obligation constitutionnelle droits de l'homme égalité de la femme protection de l'enfant liberté de parole, réclamons des avantages à nous offerts par humanisme condescendant enseignement supérieur couverture sanitaire avancée technologique connexion planétaire, gagnons sans combat féric des pouvoirs à nous concédés par crainte de séparatisme monopole de la désinformation musellement des institutions milice présidentielle tentation totalitaire. Nous, esprit désarticulé sentiments anesthésiés aspirations désincarnées, applaudissons à la réécriture de notre domination par les néo-conquérants pour mieux nous soumettre, rêvons d'une carrière costumée cravatée climatisée dans une administration moquettée lambrissée capitonnée, caricaturons notre réalité dans des reconstitutions touristico-culturelles des batailles grapho-grammaticales des euthanasies langagières, artisans de notre propre déliquescence.

Écrire-arc-en-ciel pour me relier à l'Autre dans une rencontre qui m'enrichit et m'augmente, affronter ma différence sans me cloîtrer dans le rassurant confort de mes spécificités ethniques culturelles mais pour grandir mon originalité de tous les sentiments toutes les émotions. Écrire-urgence écrire-cheminer mon peuple dans l'harmonie des peuples de toutes les couleurs, écrire-exigence écrire-perpétuer toutes nos dissemblances pour foisonner l'opulence des génies distinctifs, écrire-confiance écrire-persévérer nos semblances pour célébrer la splendeur des parentés humaines. Écrire-impatience écrire-partager notre expression neuve témoin d'une pensée mature

autonome démentant la bonne conscience coloniale réclamant la destitution du bon sauvage. Écrire-cri-primal de notre naissance à cet espace jusqu'alors saturé de tous ces Autres bien-pensants dissertant à notre place. Nous, reclus de nos insécurités identitaires esclaves de nos conditionnements de pensée nous contentons de dénoncer des violences coloniales centenaires seules responsables de tous nos naufrages nous complaisant victimes et apathiques au lieu de nous imposer intègres et résistants. Nous, emmurés dans nos angoisses engourdissantes confus dans nos aigreurs rassurantes nous grisons d'ambitions émancipatrices, nous abusant insoumis et souverains au lieu de nous confesser dominés et cotonneux. Comme si en nous projetant accomplis et structurés nous pouvions changer le cours de notre Histoire sans engagement sans mobilisation sans conflit. Écrire-sente-épineuse dans la moiteur d'une pensée exotisée touffeur d'un déséquilibre poli nous invitant à tous les reniements toutes les désertions toutes les lâchetés. Nous affranchir de nos névroses patiemment accumulées comptabilisées depuis des générations, affronter les lectures diverses quand l'écrit, publié, prend vie et s'émancipe publiquement de son créateur, accueillir calmement les hourras et les haros.

La langue française, comme unique pourvoyeuse des valeurs occidentales donc universelles qui nous aspire nous digère nous rejette pantelants, clos dans une fascination mortifère un naufrage invisible. Écrire-houle-silencieuse contre la geôle de leur regard paternaliste qui nous fige dans un exotisme béat et nous détermine dans quelques vocables désormais académisés accentués accordés... vahiné faré tamouré oukoulélé tatoué. Écrire-parole-pesante dans l'obscurité étale de la nuit, insaisissable quête de l'émotion qui enfante la musique de notre âme, inlassable errance du rêve qui jaillit la conscience de nous-mêmes. Cet écrire-libération-de-l'œil-du-Vainqueur ne résonne pourtant pas dans une littérature fondée par Bougainville scellée par Loti qui se repaît de nos auteurs se déduisant sans consistance sans densité qui s'infantilisent et s'exotisent eux-mêmes en perpétuant l'esprit dominateur. Cet écrire-littérairement-incorrect, presque clandestin, se confine dans notre pays, Nouvelle-Cythère à jamais peuplée de grands enfants de femmes languides couronnés pour de perpétuels amusements. Cet écrire-mythe-décrépi, puretés originelles enrichies de diversités chatoyantes qui impose, malgré tous nos désastres, le bon sauvage dans son inaliénable humanité et chemine notre peuple dans son originalité, prive le Vainqueur de son discours civilisateur de son mensonge normalisateur. Notre écriture ne peut être entendue que lorsqu'elle accentue l'exotisme dans lequel nous sommes confinés, identifiables à nos différences, peuple béni des dieux à jamais à l'écart de l'évolution peuple insouciant à jamais infantile. Elle n'est hélas pas admise quand elle désavoue la parenthèse qui nous circonscrit insignifiante virgule dans le monde, et exige de nous appréhender dans nos communautés d'aspirations d'impatiences d'appétences. Frères en humanité. Mon frère, la reconnaissance métropolitaine de la littérature d'Outre-mer français seulement comme alibi au bien-fondé de la colonisation nouvellement dite diversité culturelle au sein de la francophonie, comme justification de l'assimilation récemment nommée progrès social dans le développement économique. Subtilités langagières qui nous installent artisans de notre propre dilution, mimétisme quotidien, admirateurs envieux et pathéti-



ques d'une identité identification qui consume notre être. Notre écriture est lointaine décolorée insonorisée par la parole du romancier occidental qui s'étale glorieuse, authentifie nos pensées certifie nos sentiments officialise notre histoire, nous récuse et nous cloisonne hors de son monde. Hors de l'Humanité.

Écrire-message, écrire-provocation, écrire-manifeste, écrire-exhibition, tant d'écritures, tant de motivations, tant de styles. Pourtant au plus noir de la nuit, veillée par les insatiables rouleaux océaniques les uà-voirie et quelques insectes insomniaques, me vient l'unique justification, alibis balayés défenses éteintes allégations déroutées, irrépressible besoin qui sature mon être : l'écriture, extrême manifestation de mon sublime égoïsme, ultime expression de mon infini orgueil, tirer du néant des êtres que je modèle à qui je donne vie à l'égal d'un dieu surgi du chaos.